Le président McKinley et le sénateur "Tom" Platt se promenant près de la Maison Blanche.

TEMPERATURE

Du 19 décembre 1899.

Thermomètre de E. & L. Claudel, Opticiens. No 142 rue du Canal, Entre Carondelet et Baronne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin....	64	18
Midi.....	70	21
3 P. M.....	68	20
6 P. M.....	66	19

Bureau météorologique.

Washington, 19 décembre— Indications pour la Louisiane — Temps beau mercredi, plus froid dans la partie sud-est; jeudi beau; vents frais du nord.

PANIQUE

—SUR LE—

Marché de New York.

Les événements aussi inattendus que terrifiants qui viennent de se passer dans le Sud de l'Afrique, devaient, comme il arrive d'ordinaire, en pareil cas, exercer une funeste influence sur le monde politique et, par suite, sur le monde financier. Mais il était à croire que le mouvement ne sortirait pas des limites de la Grande-Bretagne. C'est tout le contraire qui a eu lieu. Le contre-coup a été plus violent à New York qu'à Londres. Il a été précipitamment jeté sur le marché une masse de valeurs de toute sorte qui ont déterminé des baisses ruineuses et ont occasionné de véritables désastres.

Quels sont les procédés employés pour déterminer ces catastrophe? C'est ce qu'il est assez difficile d'expliquer: ces mouvements de baisse provenant généralement de frayeurs subites, irréfléchies, qui n'ont aucune raison d'être, mais qui, exploitées par la spéculation, prennent parfois des proportions colossales. Pendant près de deux jours, il s'est produit à New York des fluctuations énormes sur le marché.

Il a fallu que le Secrétaire du Trésor vienne au secours des banques de dépôt, qui se trouvaient aux abois. Cette promesse a suffi pour ramener un peu de confiance dans les esprits et ralentir ce déplorable mouvement.

Durant la nuit dernière, nous avons reçu une dépêche télégraphique déclarant que la panique avait affecté d'une façon alarmante le marché au coton, mais que la panique s'était apaisée. Les esprits se rassuraient peu à peu et on était à peu près sûr que la crise touchait à sa fin.

Demain, ajoutait-on, tout rentrerait dans l'état normal. On ne peut accueillir cette nouvelle qu'avec la plus vive satisfaction.

L'ALLIANCE FRANÇAISE.

L'Alliance Française est une institution très connue à la Nouvelle-Orléans, où elle compte d'assez nombreux adhérents et deux ou trois délégués. Elle a pour but sinon de propager — ce qui est devenu difficile, par le temps qui court, mais au moins de maintenir le culte dans les classes éclairées des différentes contrées étrangères. Elle a pour président M. Fonçin.

Elle vient récemment de donner, à la Sorbonne une séance très intéressante que présidait le général Galliéni. Il a obtenu un succès considérable.

L'éminent gouverneur-général de Madagascar, a, en ouvrant la séance, prononcé une très intéressante allocution sur l'œuvre entreprise dans la grande île pour y assurer la vulgarisation de la langue française, et, avec elle, l'influence de notre pays.

Cette œuvre fut poursuivie là-bas de façon toute originale; en outre des écoles, que les diverses Missions religieuses avaient déjà créées dans l'île, des mesures furent prises pour établir des écoles dans chaque village. Le mot d'ordre était donné: à peine nos soldats avaient-ils réoccupé une région, rétabli l'ordre, la sécurité, la première construction qui sortait des ruines laissées par l'insurrection, c'était l'école, ornée d'un bel ecriteau: *Ecole française*, et surmontée d'un drapeau tricolore. Les instituteurs ne manquaient pas: officiers, administrateurs, gardes de milice, soldats eux-mêmes s'improvisèrent maîtres d'école.

Evidemment, le système pédagogique laissait souvent à désirer, et parfois il arriva au général d'entendre des enfants lui répondre avec un accent alsacien ou un peu trop méridional, emprunté à leurs maîtres, soldats de la légion étrangère ou originaires du Midi. Mais l'essentiel y était: nos petits Malgaches apprenaient notre langue et, chaque fois que le général arrivait dans un village, les enfants de l'école étaient toujours là, aux premiers rangs, conduits par leur maître, portant des drapeaux français et chantant *la Marseillaise*. "Je doute, dit le général Galliéni, que ces nouveaux petits Français fassent jamais des insurgés."

Les résultats de ce système ne se sont pas fait attendre. Rien qu'en Emyrne, il y a maintenant près de 2,000 écoles: Mission protestante française, 800; Mission catholique, 700; Mission norvégienne et anglicane, 250; enseignement officiel, 150. [Total: 1,900]. Le temps n'est pas éloigné où presque tous les Hovas parleront français. Ils savent, d'ailleurs, que toutes les fonctions officielles, toutes les faveurs sont réservées à ceux-là seuls qui peuvent s'exprimer dans notre langue. Dernièrement, dans les concours de langue française que le général a institués à Tananarive et dans les principales localités du plateau central, les examinateurs ont été réellement étonnés des résultats déjà obtenus, et affirmaient que la moyenne des compositions valait bien celle des enfants du même âge de nos écoles.

Il pouvait même y avoir là un danger qu'on s'est efforcé d'éviter. Le Hova a le plus grand faible pour les fonctions officielles. On pouvait craindre, à ce point de vue, qu'il ne dépassât rapidement ses maîtres. Et cependant, ce n'est pas une colonie de fonctionnaires que la France à la prétention de fonder à Madagascar, mais bien une colonie de colons. Et à ces colons il faut préparer des collaborateurs indigènes qui, dans le même temps qu'ils sauront parler cette langue et connaîtront les belles pages de l'histoire de France, pourront les aider dans leur œuvre de colonisation. Ou y a besoin de contremaîtres, d'ouvriers habiles, de mécaniciens, de forgerons, de menuisiers, de potiers, de briquetiers, de tisserands, d'agriculteurs, de commis. C'est pourquoi l'enseignement. à Madagascar, a été dirigé franchement dans cette voie.

L'Alliance française avait droit, elle aussi, à des remerciements pour l'aide efficace qu'elle a donnée au général dans cette partie de sa tâche, et le général s'en est acquitté envers elle de façon chaleureuse.

Après lui, M. Gauthier, directeur de l'enseignement à Madagascar, est entré dans le détail de l'organisation de l'enseignement et des résultats obtenus. Sa conférence, très spirituelle et charmante, a été très goûtée; elle l'aurait été beaucoup plus, si une partie du public s'était abstenue de manifester ses sentiments de façon trop tapageuse.

CONCERTS SACRÉS.

Une grande nouvelle artistique qui sera accueillie, nous en sommes certain, avec la joie la plus vive par tous les amateurs éclairés de musique sacrée.

C'est, en effet, chose décidée: nous aurons, l'année prochaine, à l'église Saint-Eustache, un cycle d'auditions où seront exécutés les plus beaux oratorios des grands maîtres.

M. Dallier, l'éminent organiste, avait eu la pensée d'utiliser l'excellente acoustique de cette merveilleuse église et les ressources de son superbe instrument. Cette pensée, grâce à l'initiative d'un jeune dilettante fort épris d'art, M. Christian de Bertier, est devenue une réalité, et une réalité grandiose.

Une estrade se construit en ce moment à cet effet. Elle doit être placée sous le grand orgue de Saint-Eustache et pourra contenir quatre cents musiciens. C'est sous la direction de M. Eugène d'Harcourt, si heureusement connu dans le monde des grandes auditions musicales et dont les beaux concerts firent sensation l'année dernière, que cet imposant orchestre exécutera des œuvres telles que le *Messie* de Hændel, le *Requiem* de Berlioz, la *Passion*, selon Saint-Mathieu, de J.-S. Bach, et d'autres incomparables chefs-d'œuvre, car on nous réserve, paraît-il, d'éclatantes surprises. Il fallait assurément toute l'autorité d'un maître comme M. Eugène Harcourt pour entreprendre une pareille œuvre.

Il était tout naturel que la pensée vînt à MM. de Bertier et d'Harcourt d'associer l'élite de la société parisienne à ces grandes manifestations d'art sacré. Ils ont donc, pour assurer à leur œuvre un capital de garantie, créé des parts de fondateur de 500 francs chacune, donnant droit à deux places réservées à toutes les exécutions, quel qu'en soit le nombre, et à deux entrées aux répétitions générales.

Aussitôt l'heureuse nouvelle connue, un grand nombre de personnes appartenant à la société parisienne se sont empressées de souscrire à l'œuvre de MM. de Bertier et d'Harcourt pour une ou plusieurs de ces parts.

C'est le jeudi soir, 18 janvier, qu'aura lieu la première de ces grandes auditions. On exécutera le *Messie* de Haendel.

Très bien inspirés, MM. Christian de Bertier et Eugène d'Harcourt ont décidé que les frais payés et les fondateurs remboursés au prorata de la somme d'argent restée en caisse, tous les bénéfices, quels qu'ils soient, seront versés entre les mains de M. le curé de Saint-Eustache, pour ses œuvres pieuses et personnelles.

Heurtoirs pour prévenir les accidents de chemins de fer.

De récents accidents ont démontré la nécessité qu'il y avait d'établir, dans les gares terminus et particulièrement à l'extrémité des voies de manœuvre, des heurtoirs assez robustes pour résister au choc d'un train animé d'une vitesse relativement élevée.

Dans le but d'essayer un nouveau système de heurtoirs hydrauliques, les ingénieurs de chemins de fer de l'Etat allemand ont procédé, la semaine dernière, en gare d'Altona, à des expériences fort intéressantes.

L'appareil se compose de deux tiges formant piston, reliées par une traverse horizontale munie de tampons d'acier, et refoulant de l'eau dans deux cylindres de 2 m. 45 de longueur et 0 m, 38 de diamètre mis en communication avec une machine hydraulique du type ordinaire. La résistance de ces cylindres est calculée de façon qu'ils puissent supporter le choc d'un train entier de 200 tonnes, marchant à la vitesse de 18 kilomètres à l'heure.

Dans ce cas, la résistance du freinage n'est pas inférieure à 50 kilos et la pression, à l'intérieur des cylindres, atteint 42 atmosphères. Les essais faits sur les huit heurtoirs hydrauliques installés à Altona ont été jugés très satisfaisants.

LES

COMBATS D'HOMMES

A l'Exposition de 1900.

Les courses de taureaux, qui viennent d'Epagne, auraient bien dû rester dans leur patrie. Mais surtout l'Amérique pourrait bien garder pour elle ses combats de boxeurs. Or, James J. Jeffries, champion du monde pour le coup de poing, vainqueur récemment, après une terrible lutte, de Sharkey le Matelot, vient de défier Jim Corbett, ancien champion, et Jim Corbett accepte le match. C'est leur affaire et nous sommes aux maxillaires de ces messieurs qui seront cassés, à leurs côtes qui seront enfoncées, à leur mentalité qui sera compromise. La rencontre comportera vingt cinq reprises consécutives: cela promet une jolie bouillie: enfin, si Jim Corbett pas plus que James J. Jeffries ne tiennent à la conservation de leur physiologie, c'est à merveille.

Seulement, il nous faut énergiquement protester contre le rendez-vous qu'ont pris ces boxeurs: Paris. C'est à Paris qu'ils viendront se meurtrir, se démolir, se mettre en pâte visqueuse, se transformer en tas immondes. Pourquoi Paris? Pourquoi ne se livrent-ils pas à leur sport, pourquoi ne font-ils pas leur métier chez eux? Il convient de protester contre cette importation de sauvagerie: Paris ne doit pas devenir la capitale du monde pour la brutalité.

Ils viendront à Paris à cause de l'Exposition, afin d'avoir un immense public, afin d'être vus dans l'exercice de leurs jeux par les nations assemblées. Mais précisément il est à craindre que l'Exposition nous amène déjà un nombre suffisant de vilaines exhibitions, sans que nous accueillions celle-là aussi, la plus abominable de toutes. Il faut qu'on songe un peu qu'il n'y a pas pour des hommes réunis de spectacle plus démoralisant que celui de la brutalité; car il remue dans l'âme, dans le diaphragme, les plus laides passions, il réveille par trop la bête endormie et qui ne dort, hélas! que d'un œil.

L'effort délicat des philosophes et des sages qui vantent la dignité de la personne humaine qui conseillent de considérer tout être humain comme une respectable "fin en soi", qui tâchent de nous débestialiser un peu, est réduit à rien quand des champions du monde, médaillés et pleins de gloire, viennent assommer de coups de poing le pauvre corps humain, maison de l'âme!

Les combats de taureaux sont scandaleux et la Société protectrice des animaux a raison de les flétrir. Mais il y a pourtant quelque apparat agréable, parfois, dans la manière dont ils sont organisés; l'adresse du torero a quelque grâce. Les combats d'hommes sont affreux, sans la parure de la moindre beauté, sans l'excuse du vieil instinct qui mettait en lutte les espèces contre les espèces. C'est sur la civilisation que tapent les boxeurs, à poings fermés. Il va falloir fonder contre eux une Société protectrice, non seulement des hommes, mais de l'humanité.

...Cette protestation semblera débile, malingre, faible en biceps. Les personnes qu'inquiète plus spécialement le progrès du surmenage intellectuel auront beau jeu pour rappeler que l'homme n'est pas un pur esprit et que, s'il se doit à son âme, il a le devoir aussi de développer, de fortifier son corps....

LE MONUMENT DE PARNELL. (?)

Les Républiques n'ont pas le monopole de l'ingratitude, et c'est la monarchique Angleterre qui montre aujourd'hui l'exemple de l'oubli. Trois souscriptions ont été lancées l'année dernière, dans ce pays, en vue d'élever un monument à trois illustrations nationales. Le chroniqueur anglais de la *Bibliothèque universelle* constate que ces trois souscriptions ont échoué. La première avait pour but d'honorer la mémoire d'Olivier Cromwell, à l'occasion du trois centième anniversaire de sa naissance. L'appel de fonds publié dans la ville natale de Cromwell, à Huntingdon, était signé du lord lieutenant du comté et d'autres personnes considérables. Personne n'a envoyé la moindre obole. Cette abstention méprisante paraît étrange. Si peu de sympathie qu'on ait pour Cromwell, on en a moins encore pour la ville qui refuse de perpétuer le souvenir du plus illustre de ses fils. Le second échec concerne Gladstone. On avait décidé de lui élever une statue à Londres, Dublin et Edimbourg. Des listes de souscriptions avaient été lancées. Mais elles sont restées à peu près vierges. La troisième souscription avortée est celle de Parnell. Si jamais un homme a bien mérité de ses admirateurs, c'est lui. Il a lutté avec courage et persévérance. Si une vie plus longue lui avait été accordée, il est bien probable qu'il fût arrivé à ses fins. Mais "il avait les astres contre lui", si bien que son souvenir même est entrain de s'effacer chez ses plus chauds partisans de jadis. Le monument qu'on songeait à lui élever à Dublin ne sera pas construit, faute de fonds. Le "roi sans couronne", comme on l'appelait, sera aussi un roi sans statue.

AMUSEMENTS.

CRESCENT THEATRE.

Les ministrels de Rusco et Holland poursuivent au Crescent une série de représentations au milieu des applaudissements de salles combles. Le fait est qu'ils sont très amusants, les artistes de couleur, Kersand surtout, qui est l'étoile de la troupe. Il s'y trouve, d'ailleurs, des comédiens, des chanteurs, des danseurs comme des acrobates excellents. Aussi comme ce spectacle, comme tous les spectacles coupés, variés, attire-t-il la foule, matin et soir.

THEATRE DE L'OPERA.

La première du "Trouvère" a obtenu, hier soir, un très beau succès: excellents ensembles, chœurs bien nourris et correctement exécutés, ballet habilement composé, encore mieux dansé et, ce qui est assez rare, rappelé et bissé.

M. Gauthier a été superbe dans son grand air du troisième acte. MM. Layolle et Zery se sont fait bruyamment applaudir à chacune de leurs scènes. Ce sont deux artistes adoptés par le public, ainsi que Mlle Clément. Quant à Mlle Valdès, elle possède un organe plutôt de mezzo soprano que de contralto, mais elle manie habilement son instrument, et ses notes élevées ont beaucoup d'éclat. Nous reviendrons sur cette représentation.

Demain, La Traviata, avec Mme Madier de Montjau.

Samedi, Aïda.

A l'occasion de Noël, trois grandes représentations successives.

Dimanche, en matinée, Manon, avec M. Bonnard et Mme Madier de Montjau; le soir, Mam'zelle Nitouche, et lundi, en matinée, La Poupée, avec le ballet que l'on sait. Tirage du polichinelle et distribution de jouets.

THEATRE TULANE.

C'est décidément un fort joli succès que celui du "Little Minister," au Tulane. La pièce attire les amateurs et fait de belles salles. On y va surtout pour applaudir Miss Adelaïde Thurston, dans le rôle de Babbie, et M. Ira communique beaucoup de charme a celui du Petit Ministre. Ce soir et demain, en matinée, même représentation.

GRAND OPERA HOUSE.

Belle chambrée, hier soir, au Grand Opera House. Rien d'étonnant, on y donnait "Les Deux Orphelines", mélodrame qui ne manque jamais son effet et est toujours bruyamment applaudi, à plus forte raison, quand il est interprêté par une troupe d'élite comme cette de Baldwin et Melville. Nous ne connaissons pas, du reste, de pièce plus populaire et qui ait obtenu un plus grand succès.

Il en sera ainsi toute la semaine.

L'ABEILLE

—DE LA—

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE:

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris:

$13....Un an | $6.....6 mois | $3.....3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris:

$15.15..Un an | $7.55...6 mois | $3.80..3 m

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris:

$3.00..Un an | $1,50..6 mois | $1.00..4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger:

$4.05..Un an | $2.05..6 mois | $1.25..4 mois

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont donc droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton

—DE—

L'Abeille de la N. O.

7 Commencé le 13 décembre 1899

LE LYS D'OR

PAR LOUIS LETANG.

PREMIÈRE PARTIE.

LA FILLE DU SAVANT.

V

LUCIEN DE FONTENAY.

(Suite.)

Des cris de colère s'élevaient parmi les étudiants et des menaces étaient proférées.

—Messieurs, dit Lucien d'une voix forte, vous êtes vingt contre une jeune fille et vous ne vous apercevez pas sans doute que votre attitude est devenue odieuse et lâche. Réfléchissez, je vous en prie.

Si quelques-uns d'entre vous ne sont pas capables de réflexion ajouta-t-il, qu'ils veuillent bien s'en prendre à moi.... Cela vaudra mieux de toute façon, je vous assure....

Et le jeune homme tendait sa carte aux manifestants, déconcertés par cette généreuse intervention et honteux du rôle qu'ils venaient de jouer.

—Conspuez!....Conspuez!... crièrent quelques tout jeunes gens.

Mais ce cri n'eut point d'écho. Les étudiants gênés, furieux contre eux-mêmes, se détournèrent et livrèrent passage à M. de Fontenay et à sa protégée. Les deux jeunes gens se perdirent bientôt dans la foule.

Aux remerciements de Claire, Lucien répondit par des paroles délicatement affectueuses et de ce jour data leur bonne et solide amitié, fleurie de ce sentiment vif et tendre qui est inséparable des mouvements du cœur vers la vingtième année.

Le jeune homme s'intéressa aux travaux scintifiques de sa jolie protégée et, doucement, il prit l'habitude de suivre les mêmes cours.

Le matin, il s'arrangeait pour la rencontrer aux environs de la pension de famille où elle demeurait, boulevard Saint-Germain, et il la reconduisait de même au sortir du cours.

Tout en cheminant côte à côte, ils échangeaient leurs idées et goûtaient franchement le plaisir des aimables et longues causeries dont les sujets d'ordre général ne tardaient pas à revêtir des formes nouvelles toutes gracieuses et séduisantes.

Pas un mot d'amour n'avait été prononcé dans leurs entretiens; ils avaient convenu même de ne se point faire de compliments et de garder à leurs propos le ton de la sereine et parfaite philosophie.

Cependant, malgré qu'ils en eussent, le petit dieu malin s'était glissé entre eux et prenait part à tous leurs bavardages.

Et il y avait, dans leurs regards, dans la façon dont ils échangeaient la poignée de main du bonjour et de l'au-revoir des choses assurément hors des limites de l'amitié philosophique.

Mais ils ne s'en doutaient point et ils continuaient avec tranquillité dans la paix de leur cœur, l'agréable commerce de gentille camaraderie dont ils étaient ingénument friands.

C'est ainsi que la dépêche rappelant la jeune fille à la Maison-Grise les avait trouvés au même amphithéâtre de Sorbonne et que devant l'émotion soudaine manifestée par Claire, Lucien de Fonteney s'était ému lui-même.

Elle lui avait confié la nouvelle de la grave maladie de son père et fait part de sa volonté de s'en aller au plus vite, directement, sans subir l'immense détour des chemins de fer et des attentes de l'horaire.

Lucien insista pour qu'elle lui permit de l'accompagner et c'est ainsi que nous les avons vus, aux premières pages de ce récit, arriver ensemble, à bicyclette, aux abords de la Maison-Grise que surveillait le faux aquarelliste Auguste Billette, dit Museau-Fin.

Le rire gouailleur de celui-ci, lorsque Lucien envoya d'un geste timide un baiser à la jeune fille, manqua bien d'attirer à l'effronté barbouilleur des représailles méritées. Billette eût certainement reçu une verte correction.

Mais les amoureux surpris ressentent toujours une certaine honte qui leur ôte le meilleur de leur initiative: Lucien avait en outre, au fond de lui-même, le dégoût des querelles de rues et de chemins; il se détourna et partit à toute vitesse vers Paris.

La marche, à cette allure, calma bien vite sa contrariété et sa pensée revint à s'occuper toute de sa charmante amie, Claire Barré.

Et il s'avouait à lui-même, tout en pédalant ferme, qu'il allait aimer d'amour sérieux et fort cette jeune fille dont il ne connaissait ni la famille ni la condition réelle, mais qu'il savait infiniment supérieure, par l'intelligence, le caractère et la beauté, à toutes les femmes de son monde à lui.

Avec un tel sujet de rêverie, Lucien de Fontenay ne trouva pas bien longs les dix ou douze kilomètres de retour. Mais il faisait nuit noire lorsqu'il arriva à l'octroi de Paris.

Il héla la première voiture qu'il rencontra et se fit conduire rue Saint-Dominique-Saint Germain, où il habitait, avec sa grand'mère, un antique et luxueux hôtel familial.

Et pendant que le fiacre cahotait sur le pavé, il songeait, non sans quelque souci, aux vives alarmes de Mme de Fontenay, son aïeule, causées par son retard insolite et prolongé.

Chaque jour, régulièrement, avec une rare ponctualité, Lucien se trouvait prêt le premier pour le dîner de huit heures et c'était lui qui attendait dans la salle à manger, l'arrivée un peu cérémonieuse de la vénérable douairière, demeurée très grande dame et très scrupuleuse malgré ses soixante-treize ans.

Mais, cette fois, quelle catastrophe! Le beffroi du ministère de la guerre sonnait le quart de neuf heures lorsque sa voiture doubla le cap de la rue Saint-Dominique!.... Avant qu'il fût prêt à paraître devant la marquise de Fontenay, quinze minutes au moins, s'écouleraient encore!....

Une heure et demie de retard!

Et Lucien de Fontenay, un peu tourmenté depuis que ces préoccupations avaient momentanément dissipé l'attachant souvenir de Claire Barré, sauta hors de la voiture dès son arrêt devant la porte de l'hôtel et se hâta de monter chez lui.

En un tour de main, il dépouilla ses vêtements de cycliste et il étonna son valet de chambre par la rapidité avec laquelle il fit, presque sans aide, sa toilette de soirée.

Vivement il redescendit.

Comme il poussait la porte de la salle à manger, le grand cartel de cuivre ouvragé, œuvre précieuse des maîtres florentins du quinzième siècle, laissait gravement tomber d'un son mou et fatigué, la demie de neuf heures.

—Me voici, grand'mère!..... s'écria-t-il en s'avançant vers Mme de Fontenay, immobile, presque droite, dans son grand fauteuil, à sa place coutumière.

Et il constatait avec un rapide regard que la table dressée, étincelante de cristaux, était absolument intacte.

—Oh!.... fit-il avec regret, vous m'avez attendu!....

La marquise de Fontenay, toute blanche, de grande taille, était rigoureusement vêtue de noir: pas un bijou, pas une boucle, pas un ruban.

Son visage, d'une blancheur ivoirine, se caractérisait par des yeux noirs qui avaient dû être fort beaux, mais qui maintenant, dépolis et froids, semblaient regarder sans cesse en dedans, indifférents et comme morts pour les choses extérieures.

Ayant eu de grands chagrins, elle portait sur elle et dans l'âme un deuil inexorable. Qui avait vu une fois cette grande figure spectrale ne l'oubliait jamais.

Le regard de la marquise ne s'animait un peu et ses traits ne se détentaient légèrement que lorsqu'elle parlait à son petit-fils Lucien, sur qui s'était concentrée toute l'affection dont son cœur brisé était encore capable. Affection toute spéciale, absolue, immense, mais susceptible et tyrannique.

—Enfant!.... dit-elle, pendant que le jeune homme lui baisait respectueusement la main, vous nous avez mis dans de cruelles inquiétudes....

—Pardonnez-moi, chère grand'mère.... J'ai eu l'obligation d'accompagner....

—Inutile de vous justifier, Lucien, interrompit-elle. Ce que vous avez fait est bien fait. Seulement ne nous oubliez plus et rassurez-nous d'un mot: c'est facile maintenant avec le télégraphe et le téléphone....

Lucien de Fontenay s'inclina en murmurant:

—Je n'avais à ma disposition, ce soir, ni l'un ni l'autre de ces moyens d'information rapide..... Je l'ai beaucoup regretté, mada-